

Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 27 (2015)
Heft: 107

Artikel: Il faut savoir ignorer pour se concentrer
Autor: Jacobs, Angelika
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-771968>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Faire attention à la route ou à son téléphone? C'est le thalamus qui décide.

Il faut savoir ignorer pour se concentrer

Le cerveau doit sans cesse faire l'impasse sur des impressions sensorielles peu importantes afin de pouvoir diriger l'attention sur ce qui compte. Des chercheurs de l'Université de New York ont découvert comment ce filtre fonctionne chez les souris. Une structure au centre du cerveau joue un rôle central: le noyau réticulaire du thalamus (NRT), considéré depuis longtemps comme le centre de contrôle des impressions sensorielles. Certains groupes de neurones y sont responsables de la baisse des perceptions sensorielles.

Les souris ont été soumises à la fois à un son et à un signal lumineux. Seul l'un des deux montrait le chemin vers une récompense. Certains neurones du NRT se sont alors activés pour faire disparaître le stimulus inutile. Lorsque les chercheurs ont inactivé ces cellules nerveuses, les souris ont eu plus de peine à trouver la nourriture. La même chose s'est produite quand ils ont inhibé le centre de décision du cortex cérébral, le cortex préfrontal.

«Jusqu'ici, on pensait que la concentration était uniquement une affaire du cortex cérébral», explique Ralf Wimmer, postdoc à New York grâce à une bourse du FNS. «Le cortex cérébral semble effectivement définir sur quoi l'attention doit porter, mais le NRT la déplace.»

Les scientifiques cherchent maintenant à savoir si des défauts dans le NRT pourraient être à l'origine de problèmes liés à la concentration comme dans le cas du trouble du déficit de l'attention, de l'autisme ou de la schizophrénie.

Angélique Jacobs

R. D. Wimmer et al.: Thalamic control of sensory selection in divided attention. *Nature*, 2015

Quantifier la décomposition des herbicides

Les herbicides préservent les récoltes en éliminant les mauvaises herbes, mais représentent un danger pour l'environnement. Il est notamment difficile de savoir dans quelle mesure ces polluants se dégradent dans le sous-sol ou s'ils se retrouvent dans les écosystèmes et les captages d'eau. On ne peut en effet guère distinguer entre leur décomposition et leur fixation sur des particules du sol.

Des chercheurs de l'Université de Neuchâtel, de l'Eawag, de l'Agroscope et du Helmholtz Zentrum à Munich développent une méthode afin d'identifier et de quantifier cette dégradation. Elle se base sur les rapports entre isotopes, qui sont les différentes variantes d'un élément chimique. Les molécules contenant des isotopes légers (par exemple le carbone 12) se dégradent plus rapidement que celles avec des isotopes lourds (comme le carbone 13), ce qui permet de tirer des conclusions sur le degré de décomposition. Plus celui-ci est élevé et plus la part d'éléments lourds dans les échantillons sera grande.

La méthode des isotopes a déjà fait ses preuves en laboratoire pour le carbone, l'azote et le chlore. Les chercheurs ont, de plus, mesuré quatre herbicides sur le terrain en installant des lysimètres, des dispositifs qui récoltent l'eau traversant un morceau de sol.

Le but du projet est d'affiner la méthode afin de pouvoir l'appliquer sur place dans des conditions naturelles. Les autorités compétentes en matière d'environnement et les experts pourront ainsi prévoir le risque de pollution des eaux souterraines ou développer des programmes de surveillance appropriés. Simon Koechlin

C. Torrentó et al.: Fate of four herbicides in an irrigated field cropped with corn: lysimeter experiments. *Procedia Earth and Planetary Science*, 2015



Clara Torrentó
Les polluants qui s'infiltrent dans le sol sont collectés et analysés.



Valérie Chételat
Un élevage ciblé pourrait réduire les émissions de méthane.

La digestion écolo

Un cinquième de la production globale de méthane provient de l'estomac des animaux, qui émettent d'importantes quantités de ce gaz à effet de serre à travers leurs poumons et leur rectum.

Une équipe dirigée par Marcus Clauss, vétérinaire à la Clinique pour animaux de zoo, domestiques et sauvages de l'Université de Zurich, et son collègue d'ETH Zurich Michael Kreuzer a étudié les émissions de méthane produites par des animaux de rente (moutons, vaches et chevaux) et sauvages (tortues, chameaux, paresseux, kangourous, hippopotames nains et autruches).

Les résultats montrent que les espèces qui mangent beaucoup et digèrent rapidement et superficiellement dégagent moins de méthane par kilogramme de nourriture ingérée. Celles qui mangent peu et digèrent lentement et en profondeur en émettent davantage. Mais la formation totale de méthane est finalement la même, les animaux à la digestion rapide avalant au final plus de nourriture.

Les chercheurs ont cependant aussi trouvé des différences au sein d'une même espèce. Certains individus produisent ainsi moins de méthane par calorie ingérée que leurs congénères, sans doute à cause de différences génétiques. Un constat qui ouvre la porte à une limitation des émissions de méthane des animaux de rente: «Grâce à un élevage ciblé, il devrait être possible de réduire les rejets», relève Marcus Clauss. Selon les deux scientifiques, la baisse pourrait aller jusqu'à 20%. Atlant Bieri

S. Frei et al.: Comparative methane emission by ruminants: Differences in food intake and digesta retention level out methane production, *Comparative Biochemistry and Physiology* (2015)